

HOMMAGE À WALTER BURKERT

1931 - 2015

Walter Burkert est mort le 11 mars de cette année, peu de temps après son quatre-vingt-quatrième anniversaire. Au cours d'une longue et exceptionnelle carrière de chercheur et enseignant, il aura profondément influencé les études anciennes et d'histoire des religions antiques dans la seconde moitié du xx^e siècle.

La carrière de Walter Burkert débute comme celle d'un helléniste traditionnel, avec une thèse de doctorat réalisée à Erlangen sur un problème homérique; même s'il ne tarda pas à suivre des pistes très différentes, cet intérêt pour Homère l'a accompagné toute sa vie universitaire. Le livre qu'il a rédigé pour son habilitation, à Erlangen toujours, et dont le titre met en valeur une polarité allitérative, *Weisheit und Wissenschaft*¹, eut un impact immédiat sur les études classiques et la philosophie antique: cette enquête impressionnante a profondément marqué la façon dont nous pensons aujourd'hui Pythagore et les premiers pythagoriciens, comme une société secrète religieuse avec des ambitions politiques plus que mathématiques. Il faut dire que, dans les dix années qui séparent l'original allemand de la version anglaise de l'ouvrage² le Pythagore de Burkert conçu comme un chaman est devenu un Grand Prêtre de la Mère, conformément à l'évolution d'une pensée qui s'éloigne de la notion de chamanisme inspirée d'Eliade, un paradigme beaucoup trop ouvert, à mesure que Burkert approfondit son intérêt pour le monde complexe des anciens cultes à mystères. C'est essentiellement à l'importance et au renom de ce livre qu'il dut d'avoir été appelé à Zürich, en 1969, pour remplacer un autre helléniste et historien de la philosophie antique, Fritz Wehrli (mon propre professeur de grec jusqu'à la licence), bien connu comme expert de l'aristotélisme hellénistique, à qui l'on doit *Die Schule des Aristoteles*³. Burkert devait rester à Zürich pour le reste de sa carrière universitaire, et former toute une génération d'hellénistes: la plupart sont allés enseigner au gymnase; d'autres comme Eveline Krummen, Christoph Riedweg, Katharina Waldner ou moi-

Traduction de l'anglais par Philippe Borgeaud.

¹ WALTER BURKERT, *Weisheit und Wissenschaft: Studien zu Pythagoras, Philolaos and Platon*, Nuernberg, Verlag H. Carl (Erlanger Beitrage zur Sprach- und Kunstwissenschaft 10), 1962.

² WALTER BURKERT, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, traduction d'EDWIN L. MINAR JR., Cambridge (MA), Harvard University Press, 1972.

³ FRITZ WEHRLI, *Die Schule des Aristoteles: Texte und Kommentar*, 2 volumes, Basel – Stuttgart, Schwabe, 1974-1978.

même, ont embrassé des carrières universitaires. Tout aussi important pour ses étudiants destinés à une carrière universitaire fut le fait que depuis le début de ses années zurichoises, il a invité d'autres chercheurs pour des séjours plus ou moins longs : c'est ainsi qu'il nous a fait connaître Geoffrey Kirk, qui a passé un semestre à Zürich en 1970, Reinhold Merkelbach qui fut un invité régulier et devait devenir un ami paternel, Hugh Lloyd-Jones et Martin West, mais aussi Albert Henrichs, Marcel Detienne et Nanno Marinatos, pour ne nommer que quelques-uns d'entre eux. Et au fil du temps, il a attiré des étudiants venus de l'étranger, avec qui souvent les contacts devaient rester vivants, comme Aphrodite Avagiannou, Robert Parker, ou Sarah Iles Johnston.

Lorsque Walter Burkert est arrivé à Zürich, il a très vite résolu pour moi un problème épineux : il a accepté de superviser mon projet de thèse sur Éleusis et la poésie orphique, qui avait commencé comme un mémoire de licence avec Fritz Wehrli, et où j'avais été conduit à des conclusions que Wehrli n'aurait pas toujours approuvées. Évènement de très bon augure pour moi, Burkert s'était présenté au poste de Zürich avec une conférence publique sur « Orphée et les Présocratiques », à propos du papyrus de Derveni récemment découvert, et qui n'était encore que partiellement publié (nous avons tous deux travaillé indépendamment sur les photographies en noir et blanc publiées par le premier éditeur, Kapsomenos, et les discussions sur les progrès de la compréhension de ce papyrus furent quasi ininterrompues pendant de nombreuses années à venir). Formellement, comme cela arrivait en ces temps plus informels, Burkert fut invité par la Société philosophique : ses membres attendaient évidemment un historien de la philosophie qui s'appuierait sur la renommée de Wehrli, et n'étaient pas forcément au courant de l'ésotérisme antique. Quand un membre de l'auditoire demanda au jeune orateur quand Orphée avait vécu, la réponse rapide, sans hésitation et impeccable de tout point de vue ou presque, fut : « Sept générations avant la guerre de Troie ».

Son premier livre à Zürich le conduisit sur un chemin éloigné des débuts de la philosophie grecque, en direction du rite et du mythe – un changement de sujet seulement apparent, étant donné l'importance déjà jouée par le rituel dans *Weisheit und Wissenschaft* ou dans l'article séminal de 1966 sur « Greek Tragedy and Sacrificial Ritual »⁴. *Homo Necans: Interpretationen altgriechischer Opferriten und Mythen*⁵ a d'emblée frappé ses lecteurs comme une approche nouvelle et surprenante, non seulement pour les rituels et les mythes grecs, mais surtout pour le sacrifice animal, que Burkert interprétait comme étant le rituel clé de la plupart des religions ; il radicalisait ainsi des théories antérieures sur le sacrifice, de Robertson Smith à Hubert et Mauss. Ses étudiants de Zürich ont été confrontés à cette recherche bien avant la publication de l'ouvrage : un des premiers cours magistraux de Burkert (le mardi après-midi, quand le professeur de grec pouvait traditionnellement laisser

4 WALTER BURKERT, « Greek Tragedy and Sacrificial Ritual », *GRBS* 7.2 (1966), pp. 87-121.

5 WALTER BURKERT, *Homo Necans: Interpretationen altgriechischer Opferriten und Mythen*, Berlin – New York, W. de Gruyter, 1997 (orig. 1972). Traduction française : *Homo Necans: Rites sacrificiels et mythes de la Grèce ancienne*, traduction d'HÉLÈNE FEYDY, avec la collaboration de KAROLA MACHASTCHEK, Paris, Les Belles-Lettres, 2005.

cours à ses intérêts personnels, alors que les matières de bases étaient traitées dans les enseignements du mardi et jeudi matin) porta sur les « Interprétations du mythe grec et du rituel ». Je mentirais si je prétendais que nous autres, hellénistes plutôt traditionnels, avons compris tout ce qui nous fut proposé ces mardi après-midi – ce fut parfois étrange ou même bizarre, mais toujours passionnant. Quelques mois plus tard, quand Burkert m'a demandé de lire les épreuves de son *Homo Necans*, je réalisais d'où cette œuvre était venue, et j'ai utilisé ces épreuves comme un moyen d'approfondir ma compréhension de l'approche de mon nouveau *Doktorvater* – avec pour résultat que j'ai manqué une faute de frappe à la toute fin du texte. Il ne l'avait pas non plus repérée, et il a éclaté d'un bon rire.

Homo Necans, dans sa surprenante étrangeté, répondait à la nécessité d'un nouveau paradigme pour l'étude de la religion grecque, que nous attendions tous. En France et en Italie, Jean-Pierre Vernant et Angelo Brelich s'étaient déjà fait connaître en explorant de nouveaux paradigmes, quelque peu différents des pratiques usuelles ; mais avec sa perspective extrêmement large, allant des coutumes de chasse paléolithiques à l'éthologie animale, et avec le tableau qu'il proposait d'un aspect de la Grèce beaucoup plus sombre que ce à quoi les hellénistes étaient accoutumés – ce qui avait intrigué et excité mon propre esprit – *Homo Necans* eut très vite une large réception, non pas tant cependant en Allemagne (où la rumeur voulait que l'helléniste de Tübingen Wolfgang Schadewaldt ait immédiatement repéré et censuré les Grecs trop sombres de Burkert), mais surtout dans le monde anglophone : là, Eric R. Dodds avait déjà préparé le terrain, avec ses Sather Classical Lectures sur *Les Grecs et l'irrationnel*⁶ ; la traduction élégante et lucide d'*Homo Necans* par Peter Bing (en 1983) devait aussi contribuer à y répandre la renommée de Burkert⁷. Et bien avant Dodds, ce dont Burkert était pleinement conscient, Jane Ellen Harrison avait défriché une partie du même terrain⁸ ; son *Themis*, avec son arrière-plan durkheimien, eut une grande influence sur Burkert (les enseignements du mardi m'avaient incité à lire ce livre). Le recentrage opéré par Burkert, des religions anciennes sur le rituel sacrificiel, allait de pair avec un intérêt contemporain pour le paradoxe du rituel. L'année même de la publication d'*Homo Necans*, René Girard, professeur de français à l'Université Stanford, publiait *La violence et le sacré*⁹, qui devait avoir une grande influence ; un an plus tard, un autre spécialiste de la littérature, Jan Kott, publiait *The Eating of the Gods*¹⁰ (plus drastique encore dans

6 ERIC R. DODDS, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley – Los Angeles, University of California Press (Sather classical lectures 25), 1951. Traduction française : *Les Grecs et l'irrationnel*, traduction de MICHAEL GIBSON, Paris, Flammarion, 2007 (orig. Paris, Aubier, 1965).

7 Traduction anglaise : *Homo necans: The Anthropology of Ancient Greek Sacrificial Ritual and Myth*, traduction de PETER BING, Berkeley – Los Angeles, University of California Press, 1983.

8 JANE ELLEN HARRISON, *Themis: A Study of the Social Origins of Greek*, London, Merlin Press, 1977 (orig. Cambridge, Cambridge University Press, 1912).

9 RENÉ GIRARD, *La violence et le sacré*, Paris, Fayard, 2011 (orig. Paris, B. Grasset, 1972).

10 JAN KOTT, *The Eating of the Gods. An Interpretation of Greek Tragedy*, traduction de BOLESŁAW TABORSKI et EDWARD J. CZERWINSKI, New York, Random House, 1973.

son titre allemand, *Gott-Essen*) où la tragédie grecque était lue selon une clé sacrificielle. Kott, à qui je suis venu à travers la critique de Burkert bien avant que je ne lise Girard, est le plus souvent oublié, contrairement à Girard : comme Burkert, Girard proposait une lecture évolutionniste du sacrifice animal basée, en ce qui le concerne, sur une théorie culturelle fortement influencée par Freud. Il était presque inévitable que les deux chercheurs se voient confrontés lors d'un séminaire en Californie, avec Jonathan Z. Smith ajoutant un commentaire très lucide visant à dépasser la croyance scientifique d'une prédominance des sacrifices animaux dans l'antiquité¹¹. À long terme, cependant, au moins pour ce qui concerne l'étude de la religion grecque, une autre discussion, antérieure, s'est avérée plus fructueuse que le combat de gladiateurs californien : les « Entretiens de la Fondation Hardt » sur le sacrifice, organisés par Olivier Reverdin en 1980, culminèrent avec une discussion très réfléchie entre Burkert et Jean-Pierre Vernant, qui permit de clarifier les positions respectives et dans le même temps de montrer les différences radicales entre le structuralisme doux de Vernant et l'approche évolutionniste de Burkert¹².

À l'occasion de ses propres Sather Classical Lectures, *Structure and History in Greek Mythology and Ritual*¹³, Burkert a clarifié sa position dans le débat qui le confronte à un structuralisme perçu par lui comme essentiellement a-historique (et par rapport à cette perception j'ai découvert un gouffre générationnel ouvert entre Burkert d'un côté et la génération de Calame, Borgeaud, moi-même et mon proche ami, Jan Bremmer). Sa perception des structures le rapproche plus de l'historien Jean-Pierre Vernant que du structuralisme « dur » de Lévi-Strauss – beaucoup plus, je crois, que Burkert en était lui-même conscient – ce qui m'a aidé à trouver dans Vernant une autre figure paternelle savante. Pour la mythologie grecque, Burkert adaptait le paradigme narratologique de la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp, que Lévi-Strauss avait abordé de manière quelque peu critique. Dans les études rituelles, il ajoutait une profondeur historique aux rituels grecs, non pas en opérant un saut presque sans intermédiaire en direction de l'époque néolithique, comme il l'avait fait dans *Homo Necans* sous l'influence de Karl Meuli (un savant bâlois demeuré curieusement quasi inconnu à Zürich avant l'arrivée de Burkert, un an après la mort de Meuli), mais en prenant au sérieux l'âge du bronze et le premier âge du fer, dans leurs manifestations aussi bien proches-orientales qu'européennes. Deux ans avant la parution des Sather Classical Lectures, il avait publié sa magistrale histoire de la

¹¹ Paru aux USA en 1983 comme ouvrage collectif (*Violent Origins. Walter Burkert, René Girard and Jonathan Z. Smith on Ritual Killing and Cultural Formation*, Redwood City, Stanford University Press, 1987), ce livre a été traduit en français comme s'il s'agissait d'un livre de René Girard : *Sanglantes origines*, traduit de l'anglais par BERNARD VINCENT avec la collaboration de MARK R. ANSPACH et LUCIEN SCUBLA, Paris, Flammarion, 2010.

¹² *Le sacrifice dans l'Antiquité*, Vandoeuvres – Genève, Fondation Hardt (Entretiens sur l'Antiquité classique XXVII), 1981, spécialement pp. 25-27 et 129-130.

¹³ WALTER BURKERT, *Structure and History in Greek Mythology and Ritual*, Berkeley – Los Angeles, University of California Press (Sather classical lectures 47), 1979.

religion grecque avant l'âge hellénistique, écrite pour la série « Die Religionen der Menschheit »¹⁴. Il l'a écrite très rapidement et comme il m'employait après mon retour d'Oxford pendant un certain temps comme assistant de recherche, il m'a demandé d'examiner le manuscrit de manière critique, en particulier les notes de bas de page ; je me suis senti à la fois flatté et mis à l'épreuve, comme il se devait. Le livre s'est avéré d'une lecture fascinante ; il est encore inégalé dans toutes les langues, à la fois par ses perspectives et sa richesse de détails, et il a établi Burkert comme le principal historien de la religion grecque après Martin Nilsson.

Un peu plus tard, dans ses Gifford Lectures de Saint-Andrews au printemps 1989, Burkert est revenu sur le thème de la biologie et de la religion, qui avait caractérisé *Homo Necans*. Contrairement à son habitude de publication rapide, il a alors attendu sept ans pour faire imprimer le livre, et j'ai entendu de ses assistants de recherche un peu surpris, combien il a souffert sur ce texte : le livre est paru en 1996 sous le titre *Creation of the Sacred: Tracks of Biology in Early Religions*¹⁵. Malgré la position prudente du sous-titre, ce fut ce livre de Burkert qui souleva les plus vives objections des historiens de la culture et des historiens de la religion. Ce n'était pas simplement parce que désormais, les sciences humaines étaient devenues hésitantes à accepter des modèles évolutionnistes (cela était déjà le cas dans les années 1960, avec l'accent mis sur la synchronicité et les structures), mais surtout parce qu'elles hésitaient à accepter des approches biologiques qui courraient le risque de paraître déterministes ; cela préfigurait également l'affrontement entre religion et science naturelle, qui devait caractériser les guerres de culture du début du nouveau siècle.

Une autre série de conférences importante, les Carl Newell Jackson Lectures à Harvard, ont été publiées sous le titre *Ancient Mystery Cults*¹⁶. Les cultes à mystères grecs avaient toujours intéressé Burkert, comme ils avaient fasciné son collègue et ami de toujours Reinhold Merkelbach, depuis la première rencontre de Burkert avec le papyrus de Derveni en 1968, et les lamelles d'or bachiques peu de temps après : nous avons tous deux participé au Convegno de Tarente en 1974, où Giovanni Pugliese-Carratelli introduisit la surprenante tablette d'Hipponion qui allait bientôt révolutionner l'étude des lamelles – comme le réalisa immédiatement Günther Zuntz, visiblement ébranlé, qui était assis avec nous pendant l'exposé de Pugliese. Le survol effectué tout au long de ce livre innove en ce qu'il traite des cultes à mystères d'une manière phénoménologique au lieu de procéder à l'inventaire étendu et chronologique, d'Éleusis à Mithra, qui était devenu la norme avec Cumont :

¹⁴ WALTER BURKERT, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart – Berlin, W. Kohlhammer (Die Religionen der Menschheit 15), 1977. Traduction française : *La religion grecque à l'époque archaïque et classique*, traduction de PIERRE BONNECHÈRE, Paris, Picard, 2011.

¹⁵ WALTER BURKERT, *Creation of the Sacred: Tracks of Biology in Early Religions*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1996.

¹⁶ WALTER BURKERT, *Ancient Mystery Cults*, Cambridge (MA) – London, Harvard University Press (The Carl Newell Jackson lectures), 1987. Traduction française : *Les cultes à mystères*, nouvelle traduction d'ALAIN-PHILIPPE SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

cela offre de nouvelles perspectives sur la cohérence du phénomène et donne au livre une unité dont les inventaires sont privés, au risque de mettre l'accent sur l'unité plutôt que sur les différences historiques.

Plus tard dans sa carrière de chercheur, les études sur l'influence que l'Âge du bronze tardif et l'Âge du fer proches-orientaux ont eue sur la Grèce archaïque sont devenues plus visibles et importantes, même si cet intérêt était déjà préfiguré dans les Sather Classical Lectures et dans plusieurs articles précédents sur le mythe et sur Homère, qui se déplaçaient lentement d'un intérêt pour l'Égypte à la prise de conscience de l'importance des cultures ouest-asiatiques de l'âge du bronze. Ce nouveau champ de recherche a commencé de manière visible avec un long exposé donné à l'Académie d'Heidelberg en 1984 («Die orientalisierende Epoche in der griechischen Religion und Literatur») qui parut comme un livre en 1992, dans une version anglaise, *The Orientalizing Revolution. Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age*¹⁷. En 1999, dans un ouvrage issu d'une série de conférences à la Ca' Foscari de Venise, Burkert a élargi la perspective historique à l'ensemble du premier millénaire avant notre ère : *Da Omero ai Magi. La tradizione orientale nella cultura greca* – une version « retravaillée et élargie » est parue en 2004 sous le titre *Babylon, Memphis, Persepolis: Eastern Contexts of Greek Culture*¹⁸. Avec son ami Martin West (décédé quelques mois après lui, le 13 Juillet 2015), Burkert a sérieusement ouvert le Proche-Orient ancien aux hellénistes ; à la différence de Martin West, qui a centré son attention sur des textes littéraires et leur relation à des littératures du Proche-Orient de l'âge du bronze (*The East Face of Helicon: West Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*¹⁹), Burkert, ici comme ailleurs, traitait de la relation entre ces deux ensembles beaucoup plus comme un sujet d'études culturelles et religieuses, incluant la culture matérielle, sans jamais négliger les rigoureuses et sévères exigences des normes de la philologie textuelle : après tout, il s'était lui-même préparé à cet élargissement de son univers par une formation tardive en akkadien cunéiforme.

Son activité de conférencier prestigieux n'est que l'aspect le plus visible d'un travail inlassable comme professeur invité et participant très recherché à de nombreux colloques dans le monde entier – durant ces années, avec ma carrière de plus en plus éloignée de Zürich, on prit l'habitude de se rencontrer régulièrement lors de conférences des deux côtés de l'Atlantique. Il a compris ces activités comme une obligation à respecter en tant que citoyen actif et leader de l'académie, de la même manière qu'il a compris son obligation d'agir en tant que doyen à Zürich – même si j'ai eu la nette

¹⁷ WALTER BURKERT, *The Orientalizing Revolution. Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age*, Cambridge (MA) – London, Harvard University Press, 1992. Traduction française : *La tradition orientale dans la culture grecque*, traduit de l'italien par BERNADETTE LECLERCQ-NEVEU, Paris, Macula, 2001.

¹⁸ WALTER BURKERT, *Babylon, Memphis, Persepolis: Eastern Contexts of Greek Culture*, Cambridge (MA), etc., Harvard University Press, 2004.

¹⁹ MARTIN WEST, *The East Face of Helicon: West Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*, Oxford, Clarendon Press, 1997.

impression qu'il aimait mieux ses voyages que son décanat. De la même manière il a contribué à plusieurs initiatives importantes dans les études anciennes et religieuses en Suisse – son enseignement au premier Colloque de jeunes chercheurs au printemps 1970 à Genève, qui pour la première fois m'a fait rencontrer Philippe Borgeaud, Claude Bérard et Claude Calame ; son engagement dans la Société suisse pour la science des religions et la Société suisse pour l'étude du Proche-Orient ancien ; son rôle clé dans la fondation de l'informelle Metageitnia – un nom qu'il a conçu d'après le nom d'une fête athénienne –, la réunion annuelle des départements d'études classiques de la Suisse allemande, de l'Allemagne du sud-ouest et de l'Alsace, conçue comme un forum pour les jeunes chercheurs qui ont toujours été très importants pour lui, ses propres doctorants, et aussi de nombreux jeunes chercheurs étrangers qui ont passé des séjours à Zürich avec lui.

Il va sans dire que toute cette activité exceptionnelle a apporté avec elle des honneurs exceptionnels : un grand nombre de doctorats *honoris causa*, l'Ordre allemand du Mérite, le prix Balzan (dont une partie alimente une fondation pour aider à publier des thèses de doctorat en études anciennes). Il a accueilli ces honneurs comme ils sont venus, mais je pense que peu d'honneurs lui ont donné autant de satisfaction que la médaille Gauss qu'il a reçue en 1982 : l'association de l'helléniste avec le mathématicien allemand stellaire lui rappelait son vieil intérêt pour les mathématiques pythagoriciennes (qui refait surface dans son dernier article du *Museum Helveticum* publié en 2013²⁰).

Après sa retraite en 1996, son impressionnante activité n'a pas cessé ; il voyagea et donna plus que jamais des conférences, pour rattraper, comme il disait, les invitations qu'il avait reportées pendant son décanat. Dans une histoire qu'il m'a racontée ces années-là, il se souvenait de s'être réveillé dans une ville qu'il ne pouvait parvenir à situer, et c'est seulement après avoir regardé les canaux par la fenêtre de l'hôtel, qu'il comprit qu'il était à Venise. Comme auparavant, il était parfois accompagné de Maria, son épouse depuis 1957, et sur laquelle il avait pu s'appuyer toute sa vie ; je n'ai pas oublié comment, lors d'un colloque sur « Plutarque et la Religion » à Ravello (1995), nous avons tous les trois fait un peu de tourisme dans ce magnifique paysage. La mort inattendue de Maria en 2004 le secoua plus profondément que l'attaque cardiaque subie cinq ans plus tard, lors d'une conférence à Berlin. Sarah Iles Johnston, qui les avait connus tous deux du temps de ses études à Zurich, et moi-même, nous lui avons rendu visite deux mois après la mort de Maria, et l'on voyait à quel point cette perte l'avait affecté – la flamme attendue ne se réveilla que lorsque nous lui avons montré le texte de la nouvelle tablette de Pherai, que nous venions de recevoir de Robert Parker à Oxford : il n'a pas tardé à proposer une lecture conjecturale du texte. Nous lui avons encore rendu visite quelques mois après l'accident vasculaire cérébral qui avait nui à sa capacité de marcher – cela était pénible pour une personne qui avait aimé pratiquer des randonnées dans les montagnes suisses et avait même accompli

²⁰ WALTER BURKERT, « Multiplizieren statt Teilen: Seiten- und Diagonalzahlen bei Platon (*Resp.* 525c) », *Museum Helveticum* 70.2 (2013), pp. 141-144.

des marches avec varappe. Il nous a expliqué en détail ce qui avait mal tourné dans son cerveau, mais a également reconnu qu'il avait maintenant très peur de voyager. C'est ainsi qu'il est resté de plus en plus confiné dans sa vieille maison d'Uster, où il avait construit depuis son emménagement un bureau et une bibliothèque dans l'abri contre les bombes que dans ces années-là, chaque maison suisse devait avoir; plus tard, quand ses trois enfants eurent déménagé, il a déplacé sa bibliothèque au rez-de-chaussée. Quand je lui ai rendu visite pour ce qui devait être la dernière fois, en septembre 2014, il m'a régalié avec un gâteau de fruits et des réflexions sur son retour aux mathématiques de Pythagore. Mon aveu d'avoir juste terminé un livre sur les fêtes romaines dans l'Antiquité tardive a rencontré son approbation plutôt hésitante: il aurait préféré me savoir exclusivement fidèle aux Grecs d'autrefois.

Avec Walter Burkert, nous avons non seulement perdu un savant d'une stature, d'une envergure et d'une intégrité très rares; nous avons aussi perdu quelqu'un qui savait dynamiser et inspirer nos propres efforts, et qui était en mesure de représenter notre travail de manière fascinante auprès d'une communauté culturelle plus large, une tâche qui deviendra de plus en plus importante et urgente à mesure que le XXI^e siècle progressera.

FRITZ GRAF

HOMMAGE À JACQUES WAARDENBURG

1930-2015

Jacques, c'est ainsi que nous appelions notre ami Jacobus Diederik Jan Waardenburg, né en Hollande en 1930 et décédé dans ce même pays le 8 avril 2015. Le Département interfacultaire d'histoire et de sciences des religions de l'Université de Lausanne voulait lui rendre hommage en cet automne 2015! Comme on va le voir, à juste titre. Nommé professeur ordinaire à charge d'enseigner la science des religions à la Faculté de théologie en 1987, Jacques Waardenburg a marqué cette dernière de trois manières différentes, avec sa naïveté joueuse de batave qui avait enseigné de longues années la science des religions à l'Université d'Utrecht (1968-1989), après avoir fait ses premières armes à l'Université de Californie à Los Angeles (1964-1968).

Une clarification épistémologique

Sur le plan épistémologique, Jacques Waardenburg a précisé l'ancrage de la science des religions en la démarquant de la théologie. Ce faisant, il a opéré une rupture avec une tradition instaurée à la fin du XIX^e siècle par la Faculté lausannoise de théologie qui inaugurerait alors un enseignement d'histoire des religions. Si Lausanne fut l'une des premières facultés de théologie francophones à inclure la science des religions dans son cursus, elle le fit, paradoxalement, en s'inscrivant dans la tradition allemande de la *Religionsgeschichtliche Schule*; une tradition qui, jusqu'au milieu du XX^e siècle, traitait les grandes questions religieuses dans une perspective de théologie chrétienne¹.

Cette clarification ne s'est pas opérée d'un coup et sans discussion, tant la charrue théologique avait tracé en profondeur le sillon de la science des religions. Il faut se souvenir que le cours de science des religions était donné, jusqu'en 1966 (pour s'en tenir à l'histoire récente), par le titulaire de la chaire de théologie pratique, puis progressivement par celui de la chaire d'Ancien Testament, Carl-A. Keller, ancien missionnaire et grand linguiste. En 1970, celui-ci qualifie toujours son enseignement d'histoire des religions et refuse de classer cette discipline parmi les sciences humaines. Pour lui, c'est une discipline théologique.

¹ JACQUES WAARDENBURG, *Des dieux qui se rapprochent. Introduction systématique à la science des religions*, Genève, Labor et Fides, 1993, p. 25.